

**COMPTE RENDU DE DOCUMENT EN LANGUE VIVANTE ÉTRANGÈRE
RUSSE
ÉPREUVE ORALE COMMUNE**

Olivier Azam & Hélène Henry-Safier

Modalités :

Coefficient 2

Durée de préparation : 1h30

Durée de passage devant le jury : 20 minutes d'exposé et 10 minutes d'entretien

Type de sujets : texte

Liste des ouvrages généraux autorisés : aucun

Un seul candidat se présentait cette année pour concourir à l'épreuve de commentaire en section B/L.

Le texte proposé (un passage du roman de Boris Pasternak : *Le Docteur Jivago*) avait été choisi de façon à se prêter aussi bien à une étude historique qu'à une analyse plus littéraire. Les deux approches gagnaient du reste à être conjuguées, s'enrichissant l'une par l'autre et restituant à la narration pasternakienne toute sa densité.

Il n'était pas nécessaire d'avoir lu le roman de Pasternak. Le fragment choisi s'annonçait clairement comme une évocation de la réalité de la Russie en passe d'être soumise entièrement aux Soviets, vers le début de l'année 1920, au moment où, l'armée blanche ayant battu en retraite, les Rouges prennent possession du territoire et le nouveau régime cherche à assurer son pouvoir dans un paysage humain dévasté. Pasternak dote ce moment de bouleversement d'un témoin, Iouri Jivago, héros de son roman. Au moment où s'ouvre le chapitre, Jivago, qui s'est évadé de chez les anarchistes qui le retenaient prisonnier, arrive enfin, épuisé, dans la ville de Iouriatine (Perm).

Le texte, à son début, s'organise comme une sorte de plongée (sur le mode d'un zoom cinématographique) depuis les rues des hauteurs de l'ancienne ville sibérienne de Iouriatine jusqu'au détail des notifications officielles placardées sur le soubassement de la « maison aux figures ». Le bâtiment est ainsi nommé parce que des caryatides, « effigies » féminines de pierre, s'y alignent au dernier étage, se transformant, les jours de pluie,

en autant de pleurantes. La maison, anciennement local théâtral, lieu d'art et de divertissement, témoin de l'époque révolue où les marchands étaient mécènes, est désormais aux mains du nouveau pouvoir qui a fait d'elle l'emblème d'une loi de fer, aux couleurs des temps — gris sombre et noir.

L'ensemble, presque dépourvu de présence humaine, est menaçant. Les signes naturels eux-mêmes s'inversent : le printemps déséquilibre la durée du jour et celle de la nuit ; le silence qui a suivi le départ des Blancs chassés par les Rouges, loin de rasséréner, inquiète et provoque le malaise. La seule activité laissée à l'homme, démesurément rapetissé, est la lecture des notifications affichées sur le socle de la maison.

Dans l'espace textuel, ce sont à elles que va la dominance : les exemples en sont donnés tout du long, *in extenso*, dans un effet de « gros plan » qui grandit démesurément la parole officielle. Un candidat plus historien que littéraire pouvait, ici, se livrer à un commentaire des contenus de ces textes : travail obligatoire, contrôle du ravitaillement et des armes. Les ennemis y sont désignés (les « catégories aisées », les « bourgeois », les accapareurs supposés, les soldats rebelles) et les punitions rapportées à une loi martiale impitoyable (“<...> карается по всей строгости военного времени” ; “<...> расстреливаются на месте”, etc.). Tout cela met en mots une menace généralisée, anonyme et sans merci. L'adresse unique d'où proviennent les menaces, qui pourrait pointer la précarité de l'installation des nouveaux pouvoirs dans la ville, renforce au contraire l'impression de surveillance omniprésente et d'ubiquité du pouvoir.

Ainsi s'achève le panorama qui ouvre le passage. À la séquence suivante apparaît, anonyme d'abord, un témoin de ce nouveau monde. Le personnage est d'abord désigné par sa misère physique, dont le détail se veut en contraste avec l'énoncé complet ultérieur de ses noms, patronyme et situation sociale : « Это был доктор Юрий Андреевич Живаго ». Tout se passe comme si l'époque elle-même rendait méconnaissables les personnes, anéantissant leur identité, transformant un jeune médecin issu de la meilleure société moscovite en un va-nu-pieds affamé au dernier stade de l'épuisement.

Le retour à Iouriatine apparaît à Jivago comme un retour à la vie, ce qui permet au texte de faire un retour en arrière sur la « non-vie » que vient de traverser le fugitif. Le chemin de fer est le fil d'Ariane de son voyage. Une

fois de plus, un historien aurait trouvé là l'occasion de rappeler la place brillante que, dans le développement socio-économique la Russie de la fin du XIX^e siècle, a tenu le chemin de fer, rapprochant entre eux les confins de l'empire et favorisant une expansion économique de grande ampleur. D'autant plus saisissante était la vision des wagons immobilisés, enfouis sous la neige, créatures naguère vivantes anéanties par les conflits des hommes et les rigueurs de la nature. La défaite de Koltchak, les ruptures d'approvisionnement, la déroute générale et l'hiver sibérien fournissaient l'explication historique de ce désastre.

Mais le texte de Pasternak semblait passer ici dans une dimension supplémentaire, en faisant de ces trains, synonymes de luxe et de prospérité, un repaire de criminalité, ou, pis encore, la tombe d'une population frappée par les épidémies. Le tableau d'époque prenait ici valeur exemplaire et faisait de la Russie blessée, figée, dégradée par la révolution le lieu même d'une sorte d'Apocalypse.

L'Apocalypse, pour Pasternak et son héros Jivago, a pour définition la dégradation et l'abolition du rapport humain. D'où la reprise de la formule de Hobbes, (« L'homme est un loup pour l'homme ») qui du reste est l'un des motifs obsédants d'un roman où les loups ne cessent de hurler. On pouvait aussi noter que d'autres écrivains russes ont rapporté la guerre civile aux époque géologiques de glaciation (ainsi par exemple le récit « La Caverne » de Zamiatine).

Le texte se prêtait à une analyse littéraire associant au point de vue du « narrateur effacé » celui du personnage en proie aux vertiges et peut-être aux aberrations perceptives causées par la faim et une extrême fatigue. D'où l'impression de surnaturel qui baigne le passage et qui fait du monde représenté un royaume d'ombres suspendu entre la vie et la mort, mais qui pourrait, justement, dénoncer la véritable réalité des temps. La dernière notation, qui renvoie nostalgiquement à une sorte d'harmonie conjointe de la nature (la forêt) et de l'histoire, digne de la lumineuse peinture des Impressionnistes, ne fait qu'accentuer le contraste avec le monde noir et mort que traverse Jivago, comme pris dans une faille dans l'histoire, témoin et acteur involontaire de temps terribles.

Le candidat a, par bribes, saisi très justement bien des aspects développés ici, mais le désordre de son exposé et surtout l'insuffisance de sa langue russe n'ont pas permis au jury de monter aussi haut qu'il l'aurait souhaité dans la notation. Le jury a toutefois apprécié sa prestation et son enthousiasme et il lui a attribué la note encourageante de 16/20.